

Enfantin s'essayait à devenir Dieu, en pleine Cour d'assises. L'apocalypse astronomique de Fourier, la Palingénésie sociale du vénérable Ballanche étaient lues, méditées et... comprises. Le monde fut témoin d'une inondation lyrique sans exemple; il pleuvait des sonnets et des religions, des constitutions et des romans. M. Sainte-Beuve qui fait, à l'heure qu'il est, tous les lundis, des prônes littéraires dans le *Moniteur*, rêvait autre chose que les soporifiques lauriers de La Harpe, il aspirait à renouveler la poésie du siècle, et, dans ses vers, Victor Hugo s'appelait le grand Victor tout court. C'était le temps des longs cheveux, des grandes barbes, des femmes incomprises. Personne qui ne voulût mettre un coin de roman dans sa vie. On jetait le dé à la destinée; à vingt ans, l'écolier souhaitait d'être foudroyé par quelque grande passion, fût-ce au prix de la mort. En ce temps-là, on vit le chevalier Desgrieux lire à Manon Lescaut étonnée qui ouvrait de grands yeux les *Méditations et les Harmonies* de Lamartine. Werther fut dépassé; le Pot au Feu de Charlotte fut renversé avec dédain par Lélia. En ce temps-là encore, M. de Musset, l'auteur de *Rolla* et de *Namouna* n'était pas devenu une contrefaçon de M. Dupaty ou de M. Campenon. Lamartine, l'Orphée de ce temps, partait, comme un roi, pour l'Orient sur un navire qu'il avait frété à ses frais; et ce même Lamartine, vieilli et découronné, de cette main qui toucha la lyre où vibra le nom d'Elvire, tourné aujourd'hui la meule du feuilleton dans les bureaux du *Constitutionnel*, que railait Antony le batard. Les acteurs eux-mêmes portaient au front un éclair d'idéal et d'enthousiasme hélas! éteint. Ils s'appelaient: Nourrit, Falcon, Dorval, Taglioni, Frédérick Lemaître. L'inerte piano devenait un trépid sous la main de Litz; et devant la rampe en feu, les cheveux en désordre, passait et repassait comme une évocation de Rembrandt, la silhouette de Paganini tenant sous son bras un magique violon rapporté du Brocken.

Le siècle se trouva monté comme naturellement au diapason de cette musique; il se reconnut de suite dans l'étrangeté brûlante, dans la violence passionnée et jusque dans l'ambition de cette langue nouvelle que parlait le maître. Cette musique avait de l'imprévu, de l'incommensurable, pour ainsi dire; elle fascinait par sa force, son obscurité même: on s'y plongeait avec délices comme dans un gouffre harmonieux. Il me souvient, à ce sujet, et M. Scribe dut en rire, que nous fîmes cette découverte qu'Alice et Bertram étaient un mythe représentant le bon et le mauvais principe. Il se trouvait que Meyerbeer avait mis en musique l'éternelle dualité, comme on disait alors.

Seulement il est arrivé ceci: le grand mouvement littéraire de 1830, si hardi et si profond, est resté désordonné dans ses éléments, tumultueux, convulsif et jusqu'à un certain point stérile! Il n'a jamais pu acquérir dans son ensemble, cette régularité classique, cette fixité sans laquelle il n'y a rien